

Où en est le cinéma indépendant?

Jean-Pierre Lefebvre

Number 27, December 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J.-P. (1961). Où en est le cinéma indépendant? *Séquences*, (27), 28–29.

où en est le cinéma indépendant?

Il serait inexact de dire que le cinéma indépendant canadien vaut ceux qui le font puisque ces derniers demeurent parfaitement conscients de son état de précarité et espèrent le voir se transformer, mûrir et acquérir un jour ou l'autre, au sein de la démocratie qui est nôtre, le droit d'être reconnu sur le plan financier aussi bien que sur le plan intellectuel. Nous sommes bien obligés de consentir à l'évidence d'un cinéma indépendant qui ne l'est à peu près pas et qui est au prise avec les mêmes problèmes de survivance que ceux auxquels avait à faire face l'homme des cavernes. Et là, comme ailleurs en cette province, naît un sentiment de frustration à deux tranchants, l'un qui décourage l'individu et l'autre qui empêche l'accomplissement d'un fait que les autres pays ont dépassé depuis longtemps, à savoir le besoin pour survivre en tant que nation et en tant que race de structures sociales où l'art puisse être l'égal de l'industrie. Bien entendu l'Office National du Film essaie de répondre à cette nécessité; mais outre le fait que son champ d'action soit en lui-même très limité, la ligne de conduite pour laquelle il a opté demeurera toujours, à moins que l'on repense en entier les principes qui lui servent de fondements, un vaste sens unique où les volte-faces risquent de tourner au tragique. Son plus grand mérite : encourager le cinéma expérimental et la production du film documentaire, est en même temps son plus grand tort car l'expérience et l'observation sociologique ne sont, en art, qu'un point de départ qu'il faut savoir dépasser.

Les obstacles que rencontre présentement le cinéma canadien indépendant sont d'ordre tout à fait différent mais dénoncent un même état d'esprit, une même insouciance vis-à-vis du cinéma et vis-à-vis de l'importance de la chose artistique — ce qui est immensément grave.

Je me contenterai maintenant de rapporter l'essentiel d'une entrevue que j'ai eue avec Jacques Giraldeau, plus qualifié que moi pour vous entretenir des problèmes particuliers au cinéma indépendant.

Jean-Pierre Lefebvre

"Notre grande lamentation, c'est l'impossibilité d'arriver à distribuer nos films : il n'y a qu'un marché qui est la télévision, marché par ailleurs contrôlé par Radio-Canada et l'ONF.

"Jiri Weiss, lors de la rencontre des cinéastes qui a précédé le festival du Film de Montréal en août dernier, décrivait le système de distribution en Pologne, donc en pays socialiste. A plusieurs, nous avons pensé que la situation était la même ici, en ce qui concerne l'ONF; c'est donc que la politique du gouvernement canadien vis-à-vis du cinéma est une politique socialiste. Je ne parle pas des structures politiques en général — et ceci est très important à remarquer — mais de la structure administrative qui, elle, est socialiste. Par ailleurs, il y a Radio-Canada qui fait beaucoup de films, qui fait de plus en plus de films, et qui est également une entreprise d'état. A côté de ces deux organismes, soixante-trois compagnies privées qui obtiennent de maigres contrats de l'ONF (très peu) et de moins en moins de Radio-Canada. Il reste donc les films commerciaux, les films de commandite, les films sur les entreprises, etc. . .

"Tout le monde se lamente de ne pas voir les films de l'ONF parce qu'ils ne passent jamais dans les cinémas. Pourquoi? parce que les distributeurs ne sont pas intéressés à les faire circuler. Il y a une entente entre l'ONF et la Columbia Picture Corp. qui distribue parfois les films de l'Office. Mais si le gouvernement imposait à ces distributeurs la plupart du temps étrangers, de montrer dans les cinémas un ou deux courts métrages canadiens par mois, déjà l'industrie serait stimulée.

"Ceux qui veulent faire du cinéma personnel ne sont pas très nombreux dans l'industrie privée qui doit, pour vivre, faire des affaires et ne laisse pas beaucoup de place pour les expériences et les films gratuits. Les quelques grosses compagnies privées essaient de toucher à tout, de faire des films pour la télévision (elles n'en font pas beaucoup), des films sur l'industrie, des films de commandite; ce n'est qu'occasionnellement qu'une grosse compagnie va produire un film comme The Loon's Necklace, à Crawley

Films. Par ailleurs Radio-Canada donne des contrats à l'industrie privée pour faire des séries de films en vue de la télévision, en donnant du moins car je pense que Radio-Canada de plus en plus va tourner ses propres films. A ce moment, vous devez proposer à Radio-Canada une idée originale qui lui plaise, il faut qu'il soit impossible de tourner cette série en studio et il vous faut prendre la responsabilité de toutes les opérations c'est-à-dire, après entente sur le sujet avec les organisateurs de la programmation, apporter un produit complètement fini. En plus des séries que Radio-Canada commande, il existe également des locations de services : Radio-Canada fournit le réalisateur, le scripteur, le maquilleur, les comédiens alors que la compagnie privée ne fournit que les services techniques (caméras, studio, techniciens). Mais évidemment il est très difficile de demander à une compagnie privée de maintenir un studio, un personnel et un équipement assez considérables pour d'éventuelles locations de services.

"La situation change d'un moment à l'autre. Elle a changé il y a quatre ans, elle change actuellement. Quant à la possibilité d'un cinéma privé ou indépendant qui ait des tendances artistiques, je pense que tout dépend de ceux qui commandent les films. Bien sûr, nous avons pris quelques chances;



Une production indépendante :
Les Bateaux de neige
de Jacques Giraldeau

c'est parfois possible de faire du très bon cinéma dans une industrie privée mais ce ne l'est pas toujours quand il s'agit de rester en vie. Nous ne demanderions pas mieux que de faire de meilleurs films où la part de création soit plus grande, où les sujets soient plus originaux. Mais nous sommes toujours limités par la demande du client."

(suite de la page 9)

pulsion, *Teenage Crime Wave*, *Girls on the Loose* . . .) ; tantôt ils s'apitoient de façon larmoyante sur cette pitoyable génération malmenée par la société (*High School Confidential*, *The Beat Generation*).

La France a aussi ses films sur la délinquance : depuis les bandes commerciales (*La Cage aux filles*, *Au Royaume des cieux*, *La Cage aux souris*, *Le Carrefour des enfants perdus*) jusqu'aux films plus consistants (*Jeux dangereux*, *Chiens perdus sans collier*). Mais ce qui l'intéresse le plus c'est l'aspect "fureur de vivre", "révolte sans cause" qu'on rencontre dans la première génération "existentialiste" de Saint-Ger-

main-des-Prés (*Rendez-vous de juillet*) et dans une certaine jeunesse désinvolte, cynique (*Les Cousins*, *Les Tricheurs*, *Avant le Déluge*).

Les "blousons noirs" de France, les "beatnik" des Etats-Unis deviennent les "teddy boys" en Angleterre, les "demi-sels" en Allemagne (*Les "Demi-Sels"*, *Et l'Amour vint*, *Mauvaises Graines*), les "hooligans" en Pologne (*Les Cinq de la rue Barska*, *La Fin de la nuit*), les "styliagui" dans les démocraties populaires et en Russie (*Romance berlinoise*, *Ceux des terrains vagues*, *Le Fils*, *Nuit de carnaval*).

Le "zazouisme" est aujourd'hui un phénomène universel. C'est la réaction morbide contre une planification sociale trop rigoureuse. L'adolescent d'aujourd'hui rêve d'un

certain désordre qui lui assure une marge de liberté. Or cette marge fait défaut en France, en Suède, d'où l'explosion anarchique; elle manque aussi en Russie, d'où une orientation inattendue de la jeunesse. L'adolescent d'aujourd'hui s'ennuie fort dans des sociétés qui se déclarent admirables ("american way of life", construction du socialisme, confort et sécurité à la suédoise), d'où scepticisme, repliement sur soi ou révolte.

Ce grave problème social n'est certes pas posé à l'écran de façon aussi explicite. Mais on le sent par intuition derrière ces mille et un visages tourmentés d'adolescents modernes qui défilent, ahuris, sur les écrans un peu trop complaisants de notre époque.

Gilles Blain, c.s.c.